

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du
JOURNAL,
Rue 25 Mai No. 67.

HONNEUR ET PATRIE!

PRIX
de
L'ABONNEMENT
3 patucons par mois.

Le PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 heures du matin jusqu'à 4 heures du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Samedi 5—Prise de S.-Sebastien (Espagne) par le général Dumerbion (1794).

MONTEVIDEO.

A demain la suite de la biographie de ROSAS.

A M. ARSENE ISABELLE.

CHANCELIER DU CONSULAT GÉNÉRAL DE
FRANCE, A MONTEVIDEO.

Monsieur,

La population française de Montevideo vient d'apprendre avec une douleur profonde, avec une indignation sérieuse, que le gouvernement français avait pourvu à votre remplacement dans les fonctions de chancelier au consulat général de France à Montevideo. Elle a appris votre remplacement avec douleur, parce qu'elle vous a connu toujours ferme et juste, pendant une administration intérimaire de trop peu de durée; parce que, pendant que vous exerciez cette magistrature provisoire, votre inflexible impartialité n'accordait rien à la faveur, et tenait la balance égale entre la richesse et la pauvreté. Elle a appris votre remplacement avec une indignation légitime, nous devons le dire hautement, parce que M. Pichon n'a pu employer que de faux rapports pour provoquer une mesure que le bon sens général réprouve et condamne.

Au lieu de vous manifester une condescen-

FEUILLETON.

LE SOLDAT DU ROI.

(Suite.)

—Eh bien! jeune homme, s'écria-t-il en suivant le fil de ses propres idées: c'est donc vous que sa majesté a daigné remarquer hier matin! Meingott, je n'en suis point jaloux. Non, mille bombes!... d'autant plus que vous étiez un peu placé devant moi, et cela explique comment... mais vous pouvez vous vanter d'avoir eu une fameuse chance... Et que vous a dit sa majesté? qu'avez-vous éprouvé en sa présence?... Si j'avais su ce qui vous arrive, je vous aurais enseigné de quelle manière vous deviez saluer, répondre...."

Ici Frantz raconta à son père tous les détails de son entrevue avec le roi. Crabb en écoutant ce récit manifestait une vive impatience.

—Comment! comment! disait-il; le roi Frédéric veut faire de vous un soldat! il vous admet parmi ses gardes!

dance simulée, et d'envoyer au ministère français des renseignements inexacts contre vous, M. le consul général de France eut mieux fait de s'éclairer de vos conseils, de repousser loin de lui des coteries malfaisantes qui ont paralysé votre généreuse influence, et de s'appuyer sur votre expérience intelligente pour rectifier les idées erronées que des flatteurs intéressés avaient glissées dans son esprit trop confiant.

En agissant ainsi, M. Pichon se serait acquis l'estime de tous; il aurait prouvé qu'il est au-dessus de bien des intrigues misérables, et que l'intérêt des Français, placés par notre gouvernement sous sa protection immédiate, l'emporte, à ses yeux, sur une pitoyable minorité d'intriguants.

Des hommes irréprochables et consciencieux savent ici parfaitement, monsieur, que vous avez toujours accompli votre devoir avec une irréprochable sévérité; que vous avez toujours essayé avec une persévérance digne des plus grands éloges, d'éclairer le gouvernement français sur la véritable ligne de conduite qu'il devrait observer sur les rives de la Plata. Ces hommes là, monsieur, vous rendent justice dans la sincérité de leur bonne foi.

La population française de Montevideo ne doute pas, monsieur, que vous vous consolerez facilement d'une disgrâce injustement provoquée; que vous resterez inébranlable et impassible en face d'une iniquité déplorable, et que vous ne plaindrez que le provocateur timide d'une mesure injustifiable.

Les hommes de cœur (et parmi nous ils ne sont pas rares), flétrissent publiquement, de la part de M. Pichon, une dissimulation profonde;

il vous promet de l'avancement! et vous refusez!... Sapperment! jamais sa Gracieuse Majesté n'a condescendu à me parler de la sorte, et à l'exception du coup de plat de sabre, dont le feld-maréchal m'a gratifié, je n'ai jamais reçu une marque d'attention aussi particulière... Acceptez, jeune homme, acceptez. La profession des armes est la plus belle de toutes.

—Non! s'écria Frantz, je ne céderai point à l'arbitraire, à la tyrannie; je suis né libre, et je vivrai libre. On peut m'enrôler de force; mais à la première occasion je désertterai.

—Déserteur! prononça Crabb en ouvrant de grands yeux: mais savez-vous que c'est un crime? c'est un déshonneur. Déserteur!... éclairs et tonnerres! Si le prince de Dessau vous entendait!... Si Sa Majesté pouvait seulement soupçonner..."

—Que m'importe! je ne suis pas son sujet.

—Là, là... doucement... un roi est un roi, mein-herr Frantz, et sa majesté Frédéric 1^{er} est plus roi que tous les autres ensemble. Ce qu'il veut, il le peut, et je crois véritablement que tout ce qu'il peut, il le veut... Par ainsi...."

et une conduite qu'ils s'abstiennent de qualifier. Tous ces hommes vous approuvent dans votre silence généreux, mais ils sont jaloux de déclarer que M. le consul général de France perd de plus en plus cette confiance qu'il devait s'attacher à mériter, comme notre représentant.

Consolez-vous, monsieur, vos compatriotes vous estiment et vous aiment; leur approbation et leurs sympathies valent mieux que celles d'un consul qui a méconnu son devoir et qui nous a sacrifiés.

Glorifiez-vous d'être calomnié par un consul qui nous a mis dans la nécessité de nous armer, qui laisse répandre sans vengeance le sang français, et qui a dépensé avec une prodigalité insultante plus de 150 000 francs pour nous empêcher de nous défendre!

Oui, monsieur, glorifiez-vous de sa haine! Et, soit que vous restiez dans la République Orientale, soit que vous retourniez en France, notre pays bien aimé, soyez sûr que les sympathies honorables d'une population dévouée ne vous manqueront pas; soyez sûr que la voix du peuple vous vengera de bien des mensonges officiels, et que, tout en flétrissant une hypocrisie impunie, nous n'oublierons jamais qu'ici vous avez bien mérité de la France, et qu'à ce titre vous êtes digne du respect de tous.

A. DELACOUR

A M. MASSIEU DE CLERVAL.

Nous apprenons que M. le vice-amiral Massieu de Clerval a ordonné de faire vérifier au Cerro l'assassinat de dix français et de deux femmes, qui a été dénoncé à M. le colonel Thiébaud par un officier et deux soldats de la Légion Italienne. Nous approuvons pleinement M. Massieu

—Crabb a raison, interrompit M. Harman. Écoutez moi, Frantz, mon enfant. Nous sommes à la merci du roi; s'il n'a aucun droit sur nos personnes, il dépend de lui de confisquer nos biens, et il le ferait, si vous excitiez contre vous sa colère. Soumettez-vous donc pour un temps. Je vais m'occuper sans délai de vendre mes marchandises et de réaliser ma fortune. Dès que cela sera terminé, je passerai en France ou en Suisse avec ma sœur, et vous viendrez nous y rejoindre."

Il ajouta plusieurs autres raisons auxquelles le jeune homme dut se rendre. Crabb ne les goûta que médiocrement. A son avis, tous ces calculs sentaient le négoce. Quelle plus belle occasion Frantz trouverait-il de se pousser dans le monde et d'acquiescer de la gloire? De son temps, on eût considéré comme une faveur du ciel la chance offerte à son jeune ami. Il espérait, il aimait à penser que, lorsque Frantz aurait une fois endossé l'uniforme, il apprécierait les avantages de la profession de soldat, une profession qui permettait à un homme de contempler tous les jours le roi et le feld-maréchal Léopold de Dessau, et de se regarder comme leur compagnon d'armes!

M. Harman avait chargé Crabb de lui amener son fils à

de Clerval d'avoir ordonné cette vérification. Il nous a été affirmé qu'il avait été impossible d'obtenir aucun renseignement; mais nous savons aussi positivement que la maison indiquée par la déposition n'a pas été visitée.

Il nous paraît indispensable que cette maison soit visitée; que les trois italiens, témoins du douloureux spectacle de tant de cadavres, soient interrogés; qu'il en soit de même de MM. Napoléon et Fontan, officiers d'artillerie et d'infanterie, également témoins oculaires.

Il nous paraît aussi indispensable que l'enquête, ordonnée pour ce seul fait, le soit de même pour tous les faits dénoncés.

A. M. PICHON.

Huit basques, porteurs de papelettes françaises, ont été arrachés violemment du saladero de Doymel par des soldats d'Oribe, pour être incorporés dans ses troupes. S'ils sont espagnols, ce qui est possible, pourquoi M. le consul leur a-t-il délivré des papelettes? S'ils sont français, cela ne l'émeut-il pas? Fussent-ils espagnols, il est de la dignité d'un représentant français de ne pas souffrir même que les étrangers, porteurs de papelettes délivrées par lui, soient insultés, maltraités et entraînés par Oribe dans son camp.

MYSTIFICATIONS.

M. Pichon ne soudoye plus les basques neutres.

M. Pichon ne porte plus la croix de la légion d'honneur.

La chambre des députés, en France, a voté 150.000 fr. pour couvrir les dépenses extraordinaires de M. Pichon.

M. Pichon a coupé ses moustaches.

M. Pichon a déclaré à Oribe qu'il vengerait le sang français répandu par lui.

M. R. G. N. ne porte plus de pantalons cotants ni de bottes vernies; il a 25 ans. La fontaine de Jouvence a passé par là. Notre compatriote a été rajeuni par un bain de maté.

M. Pichon sait l'ortographe.

Il écrit Oribe avec un H. cela nous la coupe.

M. Massieu de Clerval a coulé Brown.

Le général Oribe ne prend plus de lait d'ânesse; le sang lui répugne; il s'est confessé.

Rosas s'est retiré à la campagne; il ne porte plus qu'une redingote à la propriétaire; le bonnet de coton est sa coiffure habituelle. Sa conversation est décente.

La légion française est dissoute.

Le *British Packet* ne ment plus. *Un Mystifié.*

COMMISSION DIRECTRICE

DE LA COMPAGNIE QUI A ACHETÉ LES REVENUS DE LA DOUANE POUR 1844.

Une réunion des actionnaires a eu lieu hier

la frontière de France, où il les avait précédés. Le digne vétérans s'était d'abord hérissé de scrupules; mais peu à peu des réflexions qu'il ne voulait jamais communiquer à personne, le décidèrent à accepter cette mission. Pour mieux l'exécuter, il s'était déguisé en domestique, et ainsi affublé, il se piquait de pouvoir mettre en défaut la plus active surveillance.

—C'est moi, dit-il à Frantz en l'abordant d'un air mystérieux: moi, Crabb, votre voisin de Magdebourg... Eh! eh! s'apprément! je gage que vous ne m'auriez jamais reconnu sous ce costume... Eclairs et tonnerres; des yeux plus perçants que les vôtres s'y seraient trompés... C'est que, voyez vous, un ancien soldat s'entend aux ruses de guerre, et celle-ci en est une des mieux conditionnées... Convenez, mein herr, que vous ne vous seriez pas douté que c'était moi... Là... avouez franchement la chose... ça me fera plaisir.

—J'en conviens, mon vieil ami, répondit Frantz, qui parcourait rapidement la lettre de son père.

—J'en étais sûr, continua Crabb: il n'y a que ma jambe de bois qui me trahisse... mais impossible de la dissimuler! Tout le monde n'est point décoré d'une jambe de bois; cela fâche les yeux. On se dit: Ah! ah! voilà un homme qui a eu des relations intimes avec le canon. Les uns me plaignent, les autres, ce sont les plus nombreux, me portent envie; mais tous me remarquent. Que voulez-vous, Frantz, c'est ma plaque, mon crachat à moi. Il est glo-

rioux, après tout, d'être si reconnaissable... Eh! n'est-ce pas là votre avis?

—Sans doute, mon vieil ami, sans doute.

—Fort bien!... Et ainsi nous allons vous et moi, quitter clandestinement cette noble terre de Prusse! Méchante mission que j'ai acceptée!... Véritablement, monsieur, j'ai honte de moi-même... mais le désir de revoir Potsdam... Ah ça, dites-moi, le roi Frédéric a-t-il toujours coutume de se promener dans les jardins du château?

—Toujours. Mais à quoi tend cette question?

A rien... c'était un simple renseignement que j'étais désireux d'obtenir... Eh bien! vous avez lu la lettre de mein herr Harman... Quand partons nous?

—Nous ne partons pas, mon vieil ami, prononça Frantz d'un air joyeux: je reste à Potsdam. Dès demain, j'instruirai mon père de ma résolution.

—Ah!... répliqua le vétérans étonné... et votre répugnance pour l'état militaire?

—Dissipée, évanouie!... et ce qui le prouve, c'est que je reste.

—S'apprément! j'avais cependant acheté la plus commode petite voiture de voyage!... Mais les jeunes gens sont de véritables girouettes. De mon temps, Mein-herr Frantz, nous ne changions pas d'avis du soir au matin; nous voulions la même chose d'un bout de l'année à l'autre. Oui, monsieur, c'était réglé comme la consigne.

à midi; on a procédé immédiatement au scrutin pour la nomination d'une commission directrice. Ont été nommés pour vérifier les bulletins, MM. Chucarro, Pozolo, Gowland et Escher.

Ont été nommés membres de la commission:

MM. 1. D. F. Hocquart,

2. P. Duplessis,

3. G. Pereira,

4. A. Gayoso,

5. J. Biraben,

6. M. J. da Costa,

7. B. Frazier,

8. J. Sivils,

9. Q. Tonkinson,

10. D. Vidal,

11. F. P. Estavan,

12. A. Bornemann,

13. J. Rennie,

14. N. Luengas,

15. J. Kodgokin.

EXTRAIT D'UNE LETTRE PARTICULIÈRE.

17 mai 1843.

Je n'ai pas besoin, je pense, d'insister beaucoup pour te persuader que, plus que jamais, il me tarde de recevoir de tes nouvelles. La position dans laquelle tu laisses ta dernière, ma cause une bien vive inquiétude, et j'ai bien besoin d'être rassuré sur les suites de tout cela, n'importe d'ailleurs à qui soit la faute de tous vos déboires.

Les journaux ont dit, contredit et affirmé encore, que Montevideo avait capitulé avec Oribe et avait obtenu des conditions fort équitables; mais, comme cette assertion n'a pas été confirmée plus tard, je n'y crois nullement.

Dans une des dernières séances du parlement britannique; sir Robert Peel, interpellé sur les affaires de vos pays a répondu: qu'ils déplorait les hostilités insensées dont la rivière de la Plata était le théâtre; que les ministres anglais et français avaient fait tout ce

qui dépendait d'eux pour mettre un terme au mal, et que, dans tous les cas les nationaux Français et Anglais seraient protégés.

Toutes ces assurances sont sans doute fort belles, mais... Aussi, je le répète; il me tarde d'avoir de tes nouvelles.

NOUVELLES DIVERSES.

PARIS, 8 MAI.

—On avait parlé d'une amnistie politique dont le mariage de la princesse Clémentine et la fête du roi serait l'occasion; il n'en a rien été; mais les grâces se sont répandues abondamment sur d'autres condamnés.

Le *Haro* nous apprend qu'il a été fait remise de leur peine aux condamnés dont les noms suivent, et qui étaient détenus dans la maison centrale de Beaulieu: Poisson, condamné pour vol à 5 ans de réclusion; Fabien, condamné pour faux en 7 années pour la même peine; Leroy, condamné pour faux en 3 années d'emprisonnement; Chevalier, condamné pour vol en 5 années de réclusion; Demmer, condamné pour le même fait en années d'emprisonnement; Leroy, condamné pour attentat à la pudeur en 6 années de réclusion; Allard frères, condamnés aux travaux-forcés à perpétuité pour assassinat.

—Un affreux malheur est arrivé à Gaucin, en Espagne le 23 avril. Le tonnerre étant tombé sur la poudrière de cette ville, une explosion terrible a eu lieu; plus de deux cents maisons ont été détruites. On ignore le nombre des victimes, qui est considérable. Les journaux de Madrid font remonter, non sans raison la responsabilité de cet événement au gouvernement, qui n'avait pas fait placer de paratonnerre sur la poudrière, tandis que cette précaution a été prise récemment au sujet de la messagerie du Retiro.

—Pendant que le comte d'Aberdeen donnait à la chambre des lords ces explications sur l'affaire de Servie, sir Robert Peel profitait d'une interpellation de M. Sheil pour s'expliquer sur le mariage de la reine d'Espagne. M. Sheil avait demandé si le gouvernement anglais avait reçu du gouvernement espagnol quelques notifications se rattachant au projet de mariage de la reine Isabelle.

Sir Robert Peel a répondu: "Le gouvernement n'a reçu aucune communication officielle à ce sujet; mais je ne vois aucun inconvénient à faire part à la chambre de l'opinion bien arrêtée du gouvernement anglais à ce sujet. (Écoutez.) Nous pensons que l'Espagne a droit à tous les privilèges d'un état indépendant (écoutez!), en conséquence, c'est aux Espagnols à déterminer ce que doit faire la reine pour le bien du pays. (Écoutez!) C'est à la

—Et c'était fort ennuyeux. Quand on veut une chose si long-temps, c'est qu'on ne l'obtient pas.

—Permettez, monsieur, permettez, riposta Crabb, que ce raisonnement avait mis hors de garde... Mais, après tout, ajouta-t-il en contemplant le jeune homme avec satisfaction, pourquoi vous cacherais-je que votre changement de mot d'ordre me ravit, m'enchanté? J'avais bien prédit qu'une fois l'uniforme endossé vous vous réconciliez avec la profession!... N'est-ce pas, mon jeune ami, que c'est un glorieux état?... Par ma foi! si le service vous convient, je déclare que vous convenez au service... Eclairs et tonnerres! maintenant que je vous regarde plus attentivement, vous me faites l'effet d'un homme magnifique... un air de santé et de vigueur... des yeux brillants, un visage radieux, et déjà les galons de sergent!... Je n'étais pas mieux tourné à l'époque où le feld-maréchal de Dessau se montrait si courroucé de la longueur insuffisante de sa queue.

—Quoi! vraiment! vous trouvez? disait Frantz, qui se livrait avec complaisance à l'inspection du vétérans.

—Certainement, et vous n'êtes pas sans l'avoir appris de la bouche des jeunes filles de Potsdam... Ah! ah! vous rougissez!... Je parie une année de ma pension de retraite qu'il y a quelque amourette en jeu... Mais je retourne à l'hôtel pour quitter ce déguisement et revêtir mon uniforme... Vous m'assurez que Sa Majesté se promène parfois dans les jardins?... oui... adieu donc, et au revoir!"

reine elle-même, c'est à la législature suprême en pareille question, qu'il appartient de décider les alliances matrimoniales qui doivent être contractées. »

(Commerce.)

—La chapelle de la chambre des députés, fermée depuis 1830, s'est ouverte samedi pour la première fois. Le mariage de M. Ledru-Rollin, député de la Sarthe, avec une riche héritière anglaise, y a été célébré. La jeune mariée est, dit-on, orpheline et âgée de 17 ans.

—Une lettre de Toulon publiée par le *Sud*, nous apprend que le 2 mai, avant veille du départ de la frégate l'*Uranie* pour les îles Marquises, l'évêque d'Amatha s'est rendu à bord de ce bâtiment, accompagné des missionnaires qui y ont pris passage, et a béni le navire. M. l'évêque d'Amatha fait partie de l'expédition.

—On annonce que M. Lagrenée, ancien ministre résidant en Grèce, remplacé, il y a un mois par M. Piscatory, va être envoyé en Chine en qualité de ministre plénipotentiaire, avec un traitement de 80,000 fr.

—Il y a eu, cette année, à l'occasion de la fête du roi, une distribution extraordinaire de croix-d'honneur; et comme si on ne savait plus à qui la donner, on l'a offerte et fait accepter à tous les percepteurs de Paris que n'étaient pas encore décorés.

Les comptables sont redevables de la galanterie qui vient de les faire légionnaires à M. de Rambuteau, préfet de la Seine.

—Rien ne prouve mieux la rapidité et l'importance du développement des chemins de fer, en Angleterre, que les progrès de la taxe spéciale prélevée sur le produit du transport des voyageurs. En 1832, le montant de cette taxe s'élevait à 639 livres sterling, dont 621 livrer payées par le chemin de fer de Liverpool à Manchester. L'année dernière la même taxe a rapporté à l'état plus de 150 mille livres sterling (environ quatre millions de francs.) Les deux rails-ways de Londres à Birmingham et de Londres à Bristol paient ensemble au-delà de 30,000 livres. Il faut dire aussi que leurs recettes sur les voyageurs seulement, approchent d'un million de francs par mois.

—On écrit de Clermont (Puy-de-Dôme):

Le 4 mai, à quatre heures quarante-cinq minutes du matin, le soleil étant encore à deux ou trois degrés au dessous de l'horizon, à une distance d'environ trente degrés du point où il s'est levé et au sud-est, au-dessus des montagnes du Forez (encore couvertes de neige), au milieu d'un nuage qui s'étendait le long de la montagne, on voyait une image du soleil assez marquée. Quant aux feux qui l'entouraient, l'illusion était frappante: on croyait

voir le lever du soleil dans tout son éclat; les nuages à la droite du périhélie et opposés au vrai soleil étaient beaucoup plus éclairés que ceux du côté gauche. Le phénomène a duré environ quinze minutes. Le moment de son plus grand éclat était quatre ou cinq minutes avant le lever du soleil; au fur et à mesure qu'il s'élevait sur l'horizon, le phénomène disparaissait.

On mande de Beauregard (Haute-Saône):

« Dans la nuit du 3 au 4 de ce mois, à deux heures du matin, un corps lumineux d'environ trois pieds de diamètre, de forme cylindrique et allongée, a été aperçu sur un espace de plus de dix lieues, et a jeté l'épouvante parmi les populations sur lesquelles il a passé. Il marchait avec une effrayante rapidité, brillait comme le soleil, faisait entendre des détonations tantôt éclatantes, tantôt des bruits sourds comme une masse qui s'écroute, flamboyait et lançait des éclairs, se dirigeant du nord au sud. Il a été vu à Bourbonno-les-Bains, à Melay, où il a mis le feu à une tuilerie. Toujours avec le même fracas, il a rasé le village de Baulay, et n'étant plus qu'à quelques mètres de hauteur, il a paru s'enfoncer dans la forêt de Baslière à trois cents pas de la ferme de Beauregard. »

—Il résulte d'une note émanée de l'Observatoire royal de Bruxelles, que la soirée du samedi 6 mai a été signalée par plusieurs phénomènes remarquables.

Pendant toute la journée du 6, le magnétomètre de l'Observatoire avait eu une marche très régulière, et rien ne pouvait faire soupçonner l'aurore boréale qui devait signaler la soirée. Après dix heures, M. Beaulieu, l'aide de garde, vint annoncer au directeur que le barreau magnétique déviait très sensiblement; il manifestait, en effet, un état extraordinaire. Le directeur voulut s'assurer aussitôt si ce dérangement ne coïncidait pas avec quelque phénomène météorologique, et il remarqua que l'horizon, vers le nord, était vivement éclairci; mais la lumière de la lune ne permettait pas de prononcer encore sur l'existence d'une aurore boréale. Pendant qu'il continuait ses observations au magnétomètre, dont la marche irrégulière se soutenait, on vint lui annoncer que quelque chose d'étrange se montrait dans le ciel, du côté du sud; il était alors 11 heures 12 minutes.

Au milieu d'un ciel parfaitement serein, on voyait une espèce de nuage blanchâtre, de forme elliptique, situé dans le méridien et à la hauteur de soixante degrés environ. Ce nuage variait, à chaque instant, d'éclat et de grandeur; ses variations brusques avaient quelque chose de fatiguant pour l'œil, et passaient alternativement de la faible lueur de la voie lactée à l'éclat d'un nuage blanc qui effaçait à peu près la lumière des étoiles les plus brillantes, placées dans sa direction. Ce phénomène était produit par l'espèce de nuage lumineux qui accompagne

généralement les aurores boréales très intenses; et effectivement le nord était alors très vivement éclairé, et des jets de lumière se projetaient à une hauteur assez grande dans le méridien magnétique.

Vers onze heures vingt-quatre minutes, la lueur qui s'était montrée au sud avait complètement disparu, et vers le nord, le ciel ne tarda pas à rentrer dans son état ordinaire; mais il n'en fut pas de même des instruments magnétiques, tous éprouvaient des perturbations dans leurs indications; le magnétomètre surtout continua à se rapprocher du méridien, et manifesta, vers onze heures quarante-six minutes, le plus grand écart que l'on ait observé à Bruxelles depuis quatre années que l'on y étudiait d'une manière régulière la marche du magnétisme terrestre: sa déviation était de plus de cinquante quatre minutes.

—Le lieutenant-général baron Sout, frère du maréchal, vient de mourir à Turbes. Né en 1770, il avait fait les guerres de la révolution et de l'empire. Pendant les cent jours, il fut nommé inspecteur général des 9e, 10e, 11e et 20e divisions militaires. Après la seconde restauration, homme simple et modeste, il se retira dans ses foyers, où la mort est venue le frapper.

Ce que l'on prévoyait est arrivé. Le président Boyer a abandonné la partie.

Le 19 mars, la veille du départ du *Medwag*, qui vient d'arriver de la Jamaïque en Angleterre, Boyer, qui avait abdiqué, est arrivé avec 900,000 dollars (près de 5 millions de fr.) Rien n'a transpiré sur la situation politique d'Haïti, dit le *Globe*, et nous n'avons pas pu apprendre si la guerre civile était dans cette île. Mais on croit que Boyer étant parti, la tranquillité se rétablira. Les insurgés ne manifestent d'animosité que contre le président. On ne savait pas quelle serait la forme de gouvernement adoptée par les Haïtiens; mais le bruit court qu'une présidence pour cinq années, au lieu de la présidence à vie, réunira la majorité des suffrages.

Le *Times* entre dans plus de détails. Nous y lisons:

« A la tête de l'opposition, se trouvait le sénateur Dumelle, de la province des Cayes. Plusieurs fois déjà il avait été chassé du sénat par la force des bayonnets, et toujours il avait été réélu. Il paraît que M. Dumelle, craignant des mesures despotiques de la part de Boyer, s'était adressé au régiment d'artillerie stationné aux Cayes, et se l'était complètement attaché. Le peuple était si disposé en sa faveur, qu'au bout de quelques jours il disposait déjà de 6,000 hommes. Afin de montrer qu'aucun désir ambitieux ne le faisait agir, M. Dumelle avait proposé de nommer M. Beaugillard, gouverneur aux Cayes, président provisoire de Haïti. M. Beaugillard était considéré depuis dix ou douze ans comme le successeur de Boyer. Il paraît que M. Beaugillard avait refusé l'offre de la présidence, sans toutefois être opposé au mouvement révolutionnaire. Il disait que le tems n'était pas encore venu pour lui de se mettre à la tête des patriotes; mais Boyer s'étant retiré, il est probable qu'il aura accepté la présidence.

à toutes les privations. Une vieille dame de Magdebourg l'avait recueillie et en avait fait sa demoiselle de compagnie, Mina se serait resignée à cette condition presque servile; mais un officier aux gardes, qui était très assidu dans cette maison, et que la pauvreté de l'orpheline enhardissait, l'avait poursuivie de ses obsessions, et elle avait dû quitter un asile où elle n'était plus en sûreté. Une espérance lui restait: son père, au moment où il fut tué au champ d'honneur, avait droit à une pension, et elle s'était déterminée à venir à Potsdam afin de solliciter la justice du roi, et de réclamer le prix du sang que l'officier de fortune avait versé pour lui; mais n'ayant personne pour faire valoir ses réclamations, personne à qui elle osât se confier elle commençait à perdre courage.

Dire avec quel intérêt Frantz écoutait tous ces détails, ce serait une tâche trop difficile. Saisi d'une tendre pitié il offrit à Mina le secours et le dévouement d'un ami sincère. Il aurait offert plus encore; mais cette délicatesse qu'inspire l'amour le retint, il sentit que le moment n'était pas venu de tout dire; il n'en avait pas besoin, au surplus. Il est un accent, il est une expression du regard qu'on ne saurait feindre, langage muet qui supplée à la parole, silence plein de choses et dont les amans ont seuls le secret.

(*Tait's Ed. Magazine.*)

(*Revue britannique.*)

[La suite au prochain numéro.]

Ce changement si subit dans les dispositions de Frantz quelle en était la cause? Crabb l'avait devinée sans s'en douter; seulement le vétéran, dans son style de garnison, avait qualifié d'amourette la passion la plus vive et la plus pure. Oui, Frantz aimait désormais la vie du soldat; il aimait le séjour de Pot-dam; il bénissait la volonté du roi Frédéric, qui avait fait de lui ce qu'il était, et qui lui avait fourni une occasion qu'il eût vainement cherchée, l'occasion de revoir son inconnue de Magdebourg.

Deux jours avant l'arrivée du messenger de son père, Frantz, qui était de garde, occupait avec un détachement de quelques hommes un petit poste situé au fond des jardins. Il errait lentement sous les arbres, pensant à cette jeune fille qu'il ne pouvait chasser de son souvenir, et commentant de mille manières la conversation qu'il avait entendue entre les deux officiers. Était-il donc vrai qu'un autre?... A cette idée, le cœur de Frantz se serrait. Il ne le croyait pas; mais ces doutes affreux, qu'il s'efforçait de repousser, revenaient sans cesse l'assaillir et ne lui laissaient aucun repos.

Soudain une voix douce et fraîche frappe son oreille. Il se retourne, une jeune fille est devant lui. Égarée au milieu des jardins, elle le prie de lui indiquer sa route. Cette jeune fille porte des habits de deuil comme celle de Magdebourg; ce son de voix, il l'a déjà entendu; ces yeux que voilent de longues paupières et qui se baissent timidement, ce front encadré de beaux cheveux blonds, cette bou-

che vermeille, ce mélange de grâce et de modestie virginale, il a vu tout cela. Pourrait-il ne pas la reconnaître? C'est Mina elle-même!

Délicieux instans! heureuse rencontre, qui racheta toutes les peines dont Frantz était torturé depuis si longtemps! Mina, elle aussi, sembla n'avoir point oublié le jour où ils s'étaient parlé pour la première fois; et tandis que les regards du jeune homme disaient la joie dont il était inondé, la rougeur qui couvrait le front de sa timide compagne n'était peut-être pas moins éloquent. Tous deux se promènèrent pendant quelques minutes, absorbés dans une ravissante causerie. Ils avaient tant de choses à se raconter! Ne fallait-il pas que Mina apprît à Frantz comment, pourquoi elle se trouvait à Potsdam!... et l'incident du mouchoir!... et ces initiales qui y étaient gravées!... et les paroles odieuses prononcées par l'officier, au moment où elle passait en voiture sous les fenêtres du château!... Frantz voulait tout savoir; il était amoureux, il était jaloux... Mina s'en aperçut sans doute, car elle fut compatissante, et ne lui en dit rien... rien qu'un secret qu'elle se cachait encore à elle-même.

Elle s'appelait Wilhemine von Stern. Ce joli nom de Mina, diminutif de son nom véritable, pourquoi donc l'avait-elle indiqué à Frantz? Fille d'un officier de fortune, dont les glorieux services n'avaient point été récompensés, elle s'était vue, à la mort de ses parents, sans appui, sans soutien, seule au monde, exposée à tous les dangers et

“ Il est à craindre maintenant que la partie de la population qui parle l'espagnol, ayant peu de rapport avec le reste de l'île, qui est complètement français, ne soit pas d'opinion semblable, et ne rétablisse cette séparation politique qui existait autrefois. Rien n'indique que cela arrivera, mais, pour qui connaît les mœurs et les idées des habitants du pays, il y a plus à craindre de cela que de toute autre chose.

“ Il y a heureusement dans les eaux de Haïti une force anglaise respectable.”

Nous voyons par le *Journal du Havre*, qui a des nouvelles directes de Southampton, que le paquebot-poste *Medway* est arrivé le 19 à Falmouth, venant des Indes occidentales. Il a quitté St-Thomas le 26 mars, les Bermudes le 3 avril, et Fayal le 13.

Les nouvelles de la Jamaïque sont du 20 mars. Le 22 du même mois, trois fortes secousses de tremblement de terre avaient été ressenties au large et à l'est de Santo-Domingo.

Comme le *Medway* quittait la Jamaïque, le brick de S. M. B. *Scylla* y arrivait, ayant à son bord le général Boyer, président de la république d'Haïti. Rien ne transpirait sur le motif de sa visite, mais on en concluait que les patriotes avaient atteint leur but, s'étaient emparés de Port-au-Prince, et avaient contraint le président à s'exiler.

Le bateau à vapeur de l'état *Megara*, en destination de la Vera Cruz, s'est complètement perdu le 4 mars, à la Jamaïque, au large du Vieux-Port. Un mousse seulement a péri.

A la Trinité et à la Barbade, on se plaignait beaucoup de l'irrégularité du service des bateaux à vapeur transatlantiques.

[Commerce.]

MOUVEMENT DU PORT.

Entrées du 4 août.

Brick anglais *Freeland*, 215 tx., parti de Cette le 5 mai, à M. Kemsley, avec 390 bques vin, ballot effets, 4 caisses de vin, 1 bque eau de vie.

Brick brésilien *Léocadia*, 129 tx., parti de Paranagua, le 25 juillet, avec bois.

Vapeur *Ardent*, de Rio de Janeiro.

PARTIE OFFICIELLE.

DEPARTEMENT DE POLICE.

La numération des rues de l'*Uruguay*, de la *Florida* et du *Cerro* étant terminée, on prévient les habitants des ces rues qu'à dater de demain, court le terme pour effacer les anciens numéros.

AVIS DIVERS

AVIS AU PUBLIC.

Les personnes qui désirent apprendre la danse, le bâton ou la contre-pointe, voudront bien se présenter à la salle située rue du 25 de Agosto, n. 181.

S'adresser à M. Baptiste Carbonnel.

BAL AU BENEFICE DE L'HOPITAL DES VOLONTAIRES FRANÇAIS.

Dimanche prochain, 6 août, Grand Bal, dans la salle de M. Martin Casenave.

L'orchestre, composé des musiciens de la Légion Française, exécutera des quadrilles nouvellement arrivés de France. Les français ne laisseront pas échapper cette occasion de montrer une générosité qui s'alliera avec leurs plaisirs.

Le bal aura lieu depuis 6 heures jusqu'à 10. Tous les Dimanches et jours de fête, les bals continueront comme par le passé.

Prix d'entrée, demi patacon.

Le directeur
F. BRUNEL.

A AFRETER.

Pour n'importe quel port de France.

Le navire français, neuf, "Parana", capitaine Leconte. S'adresser chez Ameyé et Michaud, maison Lavallega.

Celui qui aurait un billard et voudrait le louer avec tous les ustensiles nécessaires, peut s'adresser chez M. Mathieu, rue de Buenos-Ayres, n. 232 et 234.

La lithographie de monsieur Gielis a repris toute son activité, sous la direction de la dame de la maison. En attendant que lui monsieur Gielis, puisse, libre par la cessation des affaires du pays, affaires auxquelles il donne tout son temps, reprendre les rênes de la maison.

Il a attaché à cette lithographie un jeune homme capable de faire toutes les écritures et dessins pour l'impression. Ainsi, les personnes qui voudront bien continuer de donner à cette maison le travail qu'elles auront à faire dans ce genre, peuvent s'y adresser, en confiance d'être servies avec toute la ponctualité possible, attendu que cette dame s'en occupera spécialement.

ARMES DE CHASSE ET DE GUERRE.

Nous nous empressons de prévenir les amateurs que nous avons vu, chez M. Domergue Coste aîné, maison Lavallega, des fusils de chasse et de guerre, au moyen desquels on peut tirer 10 à 12 coups à la minute. Au moyen d'un procédé ingénieux, ces fusils qui se chargent par la culasse, se chargent comme les fusils ordinaires, dans le cas où l'on manquerait de cartouches.

Les prix de ces fusils ne sont pas plus élevés que ceux à système ordinaire.

AVIS IMPORTANT.

Maison d'éducation des demoiselles Lesueur, rue Sarandi, autrefois San Carlos, 96.

L'une de ces dames a l'honneur de prévenir les personnes qui désireraient apprendre la grammaire française et l'espagnole, l'arithmétique, la géographie, l'histoire etc., qu'elle peut disposer de quelques heures pour donner des leçons particulières à domicile ou chez elle. Le succès qu'obtiennent tous les jours les élèves de ces dames, dans leur institution, leur sont un sûr garant de la confiance qu'on voudra bien leur accorder, confiance qu'elles se feront un plaisir de mériter de plus en plus.

POUR LE HAVRE.

Partira pour la dite destination et par engagement à la fin de ce mois de juillet, le navire français Mathilde, de bonne construction et bon voilier, double et cheville en cuivre sous le commandement du cap. Bernard: ayant grande partie de son chargement arrêté. Il prendra encore quelques marchandises pour se compléter, ainsi que des passagers qui seront très bien traités. Pour les conditions, s'adresser à monsieur de Geres, rue de Buenos Ayres n. 158.

AVIS.

Il y a de très belles sang-sues, nouvellement arrivées de France, dans la barberie en face de la Police.

AVIS.

M. Fontan Dominique, maçon, est prié de passer chez MM. Portal frères, rue Ituzaingo n. 32 pour retirer une lettre à son adresse.

AVIS.

Madame R. Allain, est invitée à passer rue du Cerrito n. 78. pour avoir connaissance de quelque affaire qui l'intéresse, on ne sait pas pour l'instant sa demeure actuelle.

AVIS.

Le portrait de S. E. M. le général Paz, publié par la lithographie de l'Etat, est en vente à la librairie d'Hernandez et à la dite lithographie.

AVISO.

Se desea encontrar una casa con dos o tres piezas y cocina para dos personas, las que las tuviesen y gustasen alquilarlas, ocurrirán a la calle de 25 de mayo n. 67.

AVIS.

On désirerait trouver à louer une maison avec deux ou trois pièces et cuisine pour deux personnes, celles qui auraient en disposition le logement comme on le désire peuvent donner renseignements rue du 25 de mai, n. 67.

AVIS.

Maison Honore Gasparin, platero, rue del Rincon, on achete or vieux, argent et cuivre.

AVIS.

Madame Chastelet, ayant transporté son magasin de la rue de los Castellanos, à la rue del Rincon, n. 143, à l'honneur de prévenir le public qu'elle continuera, comme par le passé, à confectionner tous les objets de mode, et remettre à neuf les marabouts. L'on trouvera en outre chez elle un assortiment complet de parfumeries, de mercerie et de lingerie.

AVIS.

Les personnes qui devront pour comptes, billets ou à quelque titre que ce soit, au sieur Pierre Boulicot boulanger, sont prévenues, que, s'ils en payent le montant ils se verront contraints par voie de droit envers ses créanciers à payer une seconde fois.

AVIS.

L'ex-commandant des Volontaires de la Liberté, prévient tous les individus ayant fait partie dudit corps, qu'il n'a pu jusqu'à ce moment recevoir la solde qui leur est due; mais que, pour éviter leurs réclamations, il les prévient par la même voie, du jour, du lieu ou de l'heure où ils devront se présenter pour recevoir ce qui leur est dû.

Le commandant,
Adre. Barrere.

Changement de domicile.

Madame Mortet accoucheuse vient de transférer son domicile de la place de la Constitution à la rue du 25 Mai, n. 121, où est le magasin de MM. Villards et Arnaud marchands tailleurs.

AVIS.

On trouvera à l'imprimerie du Patriote réunis dans une feuille la arcillaise, le Chanto du Départ, le Veillons au salut de l'Empire et la Parisienne.

Le Gerant, Jh. REYNAUD.